

## Don Quichotte ou la grande fête triste

Élisabeth Leroux

Number 89 (4), 1998

Don Quichotte au TNM

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16544ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Leroux, É. (1998). Don Quichotte ou la grande fête triste. *Jeu*, (89), 107–110.

# Don Quichotte ou la grande fête triste

**E**n présentant *Don Quichotte* au TNM, Dominic Champagne et ses collaborateurs ont su attirer l'attention des amoureux du théâtre. La combinaison semblait infail-  
lible : un metteur en scène original, une salle bien connue du public, un personnage  
célébrissime. Le public, en pénétrant dans le théâtre, se dit : ce soir, je me fais offrir  
un cadeau. Le rideau s'ouvre, et il aperçoit la boîte. Moi, après l'avoir ouverte, je pose  
cette question : Dominic Champagne, auriez-vous sacrifié Don Quichotte sur l'autel  
du cynisme ? Voilà, en effet, ce que j'ai trouvé dans ce paquet.

Au premier coup d'œil, le papier cadeau ferait trépigner d'enthousiasme n'importe  
quel bambin, n'importe quel adulte. Il brille, il rutil, il crache de la couleur, de la  
lumière, de la musique, des personnages vêtus de  
teintes criardes. Depuis *Cabaret neiges noires*,  
Champagne s'attire les bonnes grâces de la foule  
heureuse de tant d'exubérance, de tant de beauté  
visuelle et musicale. Il les prend par les tripes et, de  
l'éclectisme de *Cabaret neiges noires* jusqu'à la table  
en fausse perspective de *Don Quichotte*, il explore  
des avenues nouvelles, crée des décors fantastiques,  
des atmosphères chimériques, des scènes fascinantes,  
laissant le public pantois, ébahi devant toute cette  
invention et cette originalité. Les yeux pétillent et  
l'espoir en la race humaine renaît, la joie éprouvée  
devant la création remplit les âmes, et le public en  
redemande. C'est beau, c'est sublime, c'est impres-  
sionnant... C'est la magie des images qui opère,  
exerçant son charme sur des cœurs attristés devant  
trop de béton, d'informatique et d'impersonnalité.

Une chaleur se répand dans la salle. L'inaccessible étoile se met à briller au loin... Une  
grande fête se déroule, si brillante qu'elle ne peut qu'être joyeuse.

Mais voilà un maigrichon grisâtre vêtu de casseroles mal fourbies qui nous expose  
son mal de vivre. Rien que par son accoutrement, il détonne. Comme il semble  
terne... Mais l'étoile qu'il porte en son cœur devrait le rendre plus éclatant que tous  
les autres. C'est Don Quichotte, grand redresseur de torts, ce mémorable personnage  
qui, depuis 400 ans, porte sur ses épaules l'étendard de la créativité, de l'imagination,  
de la naïveté, personnage chéri de la littérature mondiale sans cesse réinventé,



Normand Chouinard (Don  
Quichotte) et Julie  
Castonguay (la Nièce) dans  
*Don Quichotte*, mis en scène  
par Dominic Champagne au  
TNM. Photo : Roland Lorente.

affrontant sur les pages des livres pour enfants des moulins aux bras de toile. Qui n'a de lui quelque souvenir attendri, admiratif ou amusé ? Souvenirs émouvants et profonds aussi, respectueux devant sa Quête immense. Il est plus qu'un simple bouffon, il est l'Homme, avec ses rêves, sa candeur, sa bonne volonté, sa maladresse. Fragile par sa naïveté, il est fort par sa foi. Foi en Dulcinée, la femme inconnue, incarnation de son idéal. Bizarre chevalier qui sème sur son passage dérision, curiosité, moquerie et étonnement, il voit les choses différemment, il croit redresser les torts et les travers, il croit en sa bonne volonté, il nous y fait croire. Après un long voyage, il revient mourir chez lui, de fatigue, de désespoir, de désillusion, ou tout bonnement de lucidité. Voilà le roman, l'histoire d'un chevalier qui mourut pour une bonne cause. Mais son exemple persiste... *You may say I'm a dreamer, but I'm not the only one* (John Lennon). Atteindre l'inaccessible étoile... le rêve qu'il représente le rend immortel.



Immortel ? Pas tout à fait. Il soutient sur la scène du TNM un combat qui est loin d'être gagné d'avance : sa foi contre l'ironie désabusée et moqueuse de Champagne, qui, au lieu de se servir de son talent pour illuminer Don Quichotte, semble plutôt servir d'allié à ses ennemis pour le réduire en miettes.

D'abord, la mise en scène enlève au chevalier son panache initial. Dès le début, Don Quichotte est le fou du village, un pauvre dérangé mi-dépressif mi-schizophrène qui ne tente non plus de sauver le monde, mais bien de se laver d'une souillure imprécise, sentiment d'anxiété désagréable dont il ne cesse de parler et qui est en lui. Plus d'enthousiasme, plus de foi, plus de conviction. Notre héros a perdu quelques plumes dès le départ, et la triste figure est maintenant pathétique...

Après, elle corrompt Sancho, le fidèle. Sancho, le premier disciple, devient critique, ergoteur, intelligent et inexorablement raisonnable, armé qui plus est d'un humour viriolé et péremptoire qui met à bas toute tentative d'envol. Il ramène son maître sur terre à chaque instant. Il foule aux pieds tout espoir d'illusion bienfaisante. Et, surtout, il fait pouffer le public, l'air de rien, allégeant le fardeau du questionnement par un très sain et très sonore éclat de rire, égrenant des chapelets de notes fausses. Cette omniprésence de la sacro-sainte blague de fin de monologue finit par être désagréable, et la structure adoptée par cette mise en scène désamorce les belles lancées d'émotion de Don Quichotte par des remarques de Sancho. Chaque fois, le rire a le dernier mot. Comme si l'on ne pouvait plus prendre les choses au sérieux. Comme si rien n'en valait la peine. Faut-il donc se moquer de tout, même des grandes idées, même des combats généreux et purs, même de la recherche du Bien ?

Ensuite, elle donne au Chevalier aux miroirs, ennemi du héros, l'épée dangereuse du sarcasme condescendant, celle de l'être omniscient qui sait que tout est perdu d'avance. Véritable carnassier habillé de plaques miroitantes et froides, il apparaît vers le milieu de la pièce pour lever l'étendard de la Raison, de la lucidité déprimante, du jugement. La canne à la main, les lèvres noires et les cheveux blancs, arrogant, il a l'air sorti d'une autre époque... la nôtre ? Un hybride asexué issu de l'union d'un





Le Chevalier aux miroirs  
(Stéphane Demers) raille  
Don Quichotte (Normand  
Chouinard). Photo : Roland  
Lorente.

travesti se rendant à un *rave* et d'une marquise perverse des années 1780. Il détruit avec aisance et plaisir, il ridiculise avec brio ; comment Don Quichotte pourrait-il se comparer à tant d'éclat, avec sa cuirasse ternie et son habit en loques ? Ce personnage malfaisant monopolise la scène lorsqu'il s'y pavane et vole la vedette. L'humour se fait vitriolique, mauvais, agressif. Travesti en interviewer acharné, du haut de sa table, il livre un premier combat avec Don Quichotte, à coups de « Hummm ? » ironiques. Une rafale de mots après l'autre, pas de temps pour la défense ; terrible procès ! Lors de cette confrontation de deux mondes, de deux âges, la foi de notre homme de la Renaissance se heurte à la frénésie analytique d'un être-machine métallisé au visage livide, comme abandonné par le sang humain. Les forces sont inégales, et le pauvre hidalgo perd la partie, écrasé sous une table verticale.

Écrasé aussi, plus tard dans la pièce, sous le poids de sa propre nudité, tentant de crier sa vérité dans un superbe monologue, alors que le public fixe ou se concentre à ne pas fixer ses génitoires exposées. Voilà bien la position la plus vulnérable que l'on puisse imaginer, nu devant une salle de gens habillés et venus se divertir ; afin de souligner la faiblesse du pauvre chevalier, la mise en scène pousse le jeu jusqu'à des limites rarement atteintes au théâtre. Toutefois, la scène est tragique, le texte est beau et l'émotion renaît... La volonté de cet homme en souffrance hurle, et le rêve nous enveloppe. Malheureusement, réussit-il à nous emmener sur les chemins de lune qu'il convoite, Sancho est là, veillant au grain, et, d'une seule remarque bien tranchante, nous fait retomber vers l'humour instantané mais rassurant. Rire, encore. La chute est dure, et Don Quichotte a bien peu d'alliés, attaqué de toutes parts, que ce soit par son écuyer, le Chevalier aux miroirs, le public, les villageois.

Tout au long du spectacle, pourtant, la musique le soutient. Superbe, réconfortante, Dulcinée porte sur ses ailes l'espoir de son chevalier. Pas joyeuse, non, mais sereine, un peu chagrine, peut-être, sur les notes d'un violon tzigane nostalgique... Du haut de sa tour, dans un frou-frou de voiles diaphanes qui nous masquent son visage que l'on imagine sublime, elle semble flotter au-dessus de la souffrance, du monde, des hommes. Elle les surplombe, les protège, les surveille, fragile et toute-puissante. Oui, la mise en scène nous laisse croire un instant à la musique, comme salvatrice, comme consolatrice. Dulcinée fascine sans parler ; elle existe au-delà de la Raison, elle touche directement le cœur par sa chanson merveilleuse, elle est omniprésente quoique intangible. Existe-t-elle seulement ? Le mystère qui flotte autour d'elle ne permet pas de le dire, et c'est ce qui lui donne tant de force et de beauté, car elle est floue, indéfinie, et prend la forme que chacun lui donne. Don Quichotte est lié à Dulcinée sans l'avoir connue. Elle est sa confiance, sa Quête, sa raison de vivre. Descendue de sa tour, elle est mise en pièces par le Chevalier aux miroirs, sans résistance. Ramenée au sol, elle ploie, s'effondre, se flétrit et succombe. Symbole puissant, scène marquante, l'espérance réduite à néant.

La mort arrive, et le pauvre Don Quichotte retourne à son lit, plus meurtri qu'à son départ, pauvre fou qui tenta de s'évader, mais ne fut finalement que la preuve vivante de l'inutilité de toute entreprise pour éradiquer le Mal de la surface de la planète. Le

roman était un combat qui se soldait par la mort du héros, certes. Mais on assiste ici à un massacre, éclairé par un magnifique soleil aux rayons en bouteilles, qui oppose un bouffon de service à un cynisme tout-puissant ; les forces sont inégales, et le message est désespéré. Un massacre ayant lieu dans une grande fête de clinquants et de paillettes, gigantesque décor de carton-pâte qui laisserait croire aux enfants que la vie est belle. Une grande fête triste, si triste...

Le centre du roman était la Quête d'un Homme, mais la pièce gravite autour de sa déchéance. Les scènes marquantes (les moulins, la table, la scène de nu, la mort) soulignent son échec. Le roman était une ode à la recherche d'absolu, alors que la pièce semble se réduire à un sarcasme désabusé laissant dans la bouche un goût amer de préservatif. Préservatif contre l'émotion, la vraie, celle qui blesse ; contre les risques, ceux qu'on prend pour défendre ses convictions ; contre la préoccupation ; contre le questionnement, comme si la seule réponse était : on s'en fout ! Cela n'enlève rien à la magnificence de l'emballage, au contraire. Il n'en a que plus d'importance. Dans un reportage à Radio-Canada, on ne parlait que de ça. L'intérêt de la pièce repose en partie sur une table verticale, éclairée par les ailes lumineuses de moulins gigantesques, spectacle pour grands enfants avec un message pour dépressifs. Mais derrière l'emballage somptueux, redonnant le goût de vivre par sa seule beauté, quels étaient donc le sens, le message, l'émotion que la mise en scène voulait nous transmettre ? Ils se sont un peu perdus dans le tourbillon de l'humour et l'exubérance de cette démonstration de génie inventif. Seul le cynisme semble ressortir de l'ensemble.

Contradiction entre la dureté du message et la beauté de son emballage, voilà ce que j'appellerai la grande fête triste. Cette représentation est un cadeau empoisonné : explosion des couleurs, noirceur des âmes ; rires et parodies à l'auberge, dépression dans le cœur. Voilà un paradoxe intéressant dans une production où on nous expose des trouvailles scénographiques, mais où on fait tomber le couperet sur le contenu qui devrait sous-tendre ces efforts d'esthétique. Au lieu d'affronter l'émotion, on la fuit en la tournant en dérision, on la sacrifie à l'humour, ce qui est dommage. La foi de Don Quichotte est écrasée, et on ne retire pas de cette belle histoire le sentiment de grandeur que dégage le roman. Atteindre l'inaccessible étoile ? Impossible. Croire ? Espérer ? Inutile. Le monde est mauvais, sans rémission, damné sans espoir de rédemption. Mieux vaut en rire... Pessimisme, provocation, sincère désillusion ou dépression, cette production nous a privés d'une soirée grandiose et émouvante en la réduisant à deux heures de divertissement superbe mais un peu superficiel. Pourquoi tant de dureté, alors qu'il a dans les mains la puissance innée de la création ? Pourquoi se servir de la scène pour illustrer la désillusion et non l'espoir ? Pourquoi mettre son génie à écraser Don Quichotte ? Pourquoi utiliser sa force à rire de l'étoile plutôt qu'à tenter de s'en rapprocher ? Signe de la révolte d'un homme ou de la détresse d'une société ? Simple caprice, provocation ? Je ne sais. Mais je ne veux pas cesser de croire à Don Quichotte, chevalier à la triste figure. J'aime les causes désespérées, ce sont les plus belles... **J**

---

Élisabeth Leroux est une étudiante en médecine passionnée de théâtre. Nous avons sollicité sa collaboration pour connaître le point de vue d'une jeune spectatrice sur ce *Don Quichotte*.